

PROJET DÉTAILLÉ : L'ARCHIPEL

L'ARCHIPEL

L'ÎLE-FRONTIÈRE

L' ÎLE DE LA VILLE

LES TRACES

ROME-SUR-MER



FLAVIA RESTALDI, Architecte

27, avenue Simon Bolivar - 75019 Paris
P. +33 (0) 6 43 70 27 08

flaviarestaldi@gmail.com
www.resecoarchitecturae.com

Archipel. Réduction de *archipellegue*, *archipelague*, qui remonte au grec byzantin *arkipelagos*, « mer principale ». Altération de *Aiganon pelagos* « mer Egée ». Ensemble d'îles formant une unité géographique¹.

Diverses réalités se superposent aujourd'hui et transforment notre façon de percevoir le territoire. Les voyageurs admirent le paysage en pensant qu'il est là depuis toujours comme s'il révélait sa seule nature, oubliant combien de fois le temps ou les hommes ont façonné le territoire, modifié ses traits ou encore transformé son apparence.

La perception change selon le regard de celui qui contemple. Comme un archipel d'îles dans une vaste mer que serait le territoire. Les lieux identifiés deviendraient des îles et d'autres lieux informels seraient alors comme des rochers. Des morceaux de différentes formes et de différentes tailles seraient entourées par une mer vernaculaire.

Un archipel, comme une étendue de mer parsemée d'îles ou de groupes d'île, est la métaphore nécessaire à la compréhension du territoire. Pour l'approcher, nous partirons des côtes de la Méditerranée, autrement dit un *nouveau territoire* fait de bourgs. Ensuite, nous arriverons *sur l'île-frontière*, nous y découvrirons *l'île de la ville* puis en suivant les *traces passées et contemporaines*, nous nous retrouverons à *Rome-sur-mer*.

Une perception sensible de ce paysage complexe est dès lors possible. En parcourant l'*Ager romanus*, de la mer à la campagne et à destination de Rome, *la Ville éternelle*, nous pouvons retrouver des fragments, des détails, des nuances ou des goûts qui nous renvoient à ces réalités parallèles.

1 Dictionnaire académique Français, 1986

L'ARCHIPEL

Un nouveau territoire

« Suspendus entre un ciel rayonnant et des nuages bleuâtres qui représentaient si parfaitement un océan sans ports et sans rivages, on prend pour des écueils les pointes des montagnes isolées. On appelle archipels, les groupes de sommets que l'on aperçoit de l'Orient à l'Occident; et cette apparence nous retraçait un ordre de choses qui dut exister lorsque, à l'exception des pics les plus élevés, la mer couvrait au loin cette immense contrée, et même notre hémisphère. »²

L'archipel est un espace géographique pas nécessairement continu. Les liens entretenus par ces îles créent un réseau invisible au-dessus de l'espace marin qui les sépare et les relie en même temps. Le territoire suit le même principe, les diverses centralités sont liées par des connexions plus ou moins évidentes autour desquelles les activités humaines se développent.

La présence ou l'absence humaine comporte des blessures qui, si elles ne sont pas soignées, laissent des cicatrices profondes dans le paysage.

Aujourd'hui, alors qu'une crise humanitaire se manifeste, le déplacement se transforme pour devenir migration. Face à cette urgence, des initiatives prennent des formes humbles et courageuses, parfois opposées, comme les deux faces de la même médaille.

Depuis quelques temps, près de la mer, perdu dans la campagne ou dans la vallée, un village rural a été abandonné par ses habitants, à la recherche d'une meilleure vie. Aujourd'hui, il renaît et régénère son tissu local et son patrimoine vernaculaire, grâce à la présence des personnes d'origine étrangère : la reprise de l'artisanat, la réouverture de l'école jusqu'à la réhabilitation audacieuse des maisons inoccupées. Cela s'appelle Riace, pays de l'accueil !

Ailleurs, toujours près de la mer, perdues dans la campagne ou dans la vallée, des villes provisoires grandissent autour des anciennes fermes abandonnées. Dans la précarité et dans l'émergence, des baraques, le plus souvent auto-construites en tôle, carton et planches de bois, sans eau ni électricité, se multiplient. Ici, les migrants et les travailleurs saisonniers, ceux que certains appellent les *tulipes noirs* et autres couleurs, habitent et s'organisent pendant la récolte de l'*or rouge*, les tomates.

Un peu comme des cerf-volants, les personnes étrangères représentent les nouveaux acteurs de ce paysage. C'est le vernaculaire qui se réinvente au contact des ses nouveaux habitants.

Ainsi, au cours de ces recherches nous serons amené à nous interroger sur la façon dont le paysage rural intègre ces expériences diverses.



Riace, Paese dell'Accoglienza - Calabrie



Les tulipes noires del Tavoliere - Pouilles

2 DUSAULX, J., (1796). « Voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées fait en 1788 ». Paris : Imprimerie de Didot jeune t. 1, p. 235

L'ÎLE-FRONTIÈRE

Le carrefour des voyages

« L'île est comme une ville des confins entre deux déserts apparents. »³

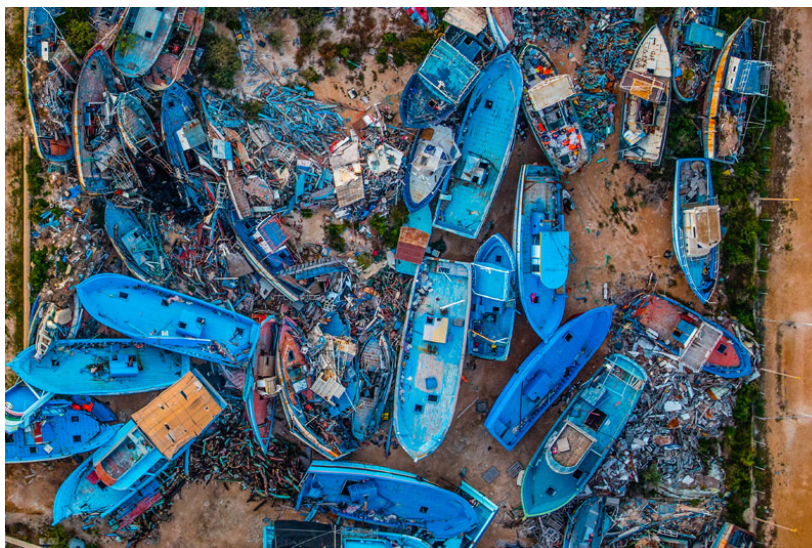
L'île est un territoire concret, une terre entourée d'eau selon la définition la plus courante. Un espace exotique et fascinant, cible favorite de l'imagerie publicitaire et de la communication touristique en particulier. Néanmoins, c'est un espace d'isolement qui parfois abrite des prisons ou des camps de rétention avec pour unique objectif de contenir les flux des voyageurs "indésirables" à destination du continent européen.

Lampedusa, île-frontière avec ses petites ruelles goudronnées, susurre des mots de bienvenue sous le vrombissement des scooters. Entre les venelles entremêlées desquelles dépassent de jolies maisons aux couleurs gaies et éclatantes, plusieurs lignes de bateaux blancs qui, amarrés en bordure de mer, se balancent doucement dans les eaux.

L'île se présente différemment selon qu'on y arrive par la terre ou par la mer. Les locaux en scooter pensent au voilier qui sera sur le point de lever l'ancre ou encore au bateau de fortune qui déchargera encore une fois des voyageurs "forcés". Dans la brume de la côte, le marin et le migrant distinguent la forme d'un essaim de motos au bord de la falaise, il s'agit d'une île habitée et déjà ils se voient projetés dans son paysage vernaculaire, comme dans un rêve ou un mirage.

L'« *Isola bella* » forme une impressionnante falaise. Le centre de l'île donne l'impression d'être au fond d'un trou entouré de cailloux. L'endroit est sec comme un désert, dans une zone inhabitée, nous pouvons apercevoir une nouvelle rupture paysagère. C'est le centre d'accueil, un lieu de transit et d'attente, gardé par des militaires qui surveillent les entrées et sorties. Ici, les voyageurs *invisibles* sont accueillis, désinfectés, pendant que les touristes passent leurs vacances sur les plages qu'ils rêvent de rejoindre chaque été.

Mais, en tournant le regard, la beauté idyllique du paysage se transforme. Il faut se frotter les yeux pour ne pas se croire dans un cauchemar. Comme des cercueils sur un grand terrain vague. Des bateaux sont entassés au bord de la mer, du moins ce qui reste de leurs carcasses. De ces embarcations de fortune, il ne reste plus que des fragments d'enfer juxtaposés au paysage du paradis méditerranéen. La mer nous parle des femmes, des hommes et de leurs enfants qu'elle a engloutis. Chaque jours des bateaux chargés de centaines de personnes risquant leur vie continuent de traverser la Méditerranée. Les routes sont confuses, mais pointe à bâbord l'espoir d'un nouvel avenir.



Cimetière des bateaux de migrants - Lampedusa, Sicile

3 CALVINO, I., (1972). « Les villes invisibles ». Paris : Folio, (2013). I, p. 26.

L'ÎLE DE LA VILLE

L'insularité dans la ville

« Tout ce qui est imaginable peut être rêvé mais le rêve le plus surprenant est un rébus qui dissimule un désir, ou une peur, son contraire. Les villes comme les rêves sont faits de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre. » ⁴

La question du rapport entre isolement et éloignement intéresse l'île comme une ville. Aujourd'hui plus encore, à l'heure du village planétaire et de la mondialisation des transports et des échanges, la notion d'isolement géographique perd singulièrement de son sens.

Nous la retrouvons dans la question du déplacement au sein de l'espace métropolitain. Des usages différents se retrouvent et se superposent dans l'espace des flux. La gare est un de ces lieux de rencontre mettant en exergue son rapport à la ville consolidée et la ville marginalisée.

La mobilité est encore au centre de ce récit où la gare devient l'espace scénique emblématique : un lieu de passage et d'échange au service des habitants, des pendulaires et des voyageurs. Chaque jour, du matin au soir, des personnes partent ou arrivent à destination. Le travail, la maison, les vacances, des meilleures conditions de vie sont les raisons qui expliquent nos déplacements. Parallèlement la gare est aussi le lieu de la marginalisation, où certaines personnes trouvent un endroit pour se mettre à l'abri.

C'est donc le point d'intersection apparent entre la mobilité planifiée et la précarité permanente. Sa perception change selon qui la traverse, comme un parcours ou une occupation provisoire. Pour certains passagers, elle représente une première impression importante lorsqu'ils arrivent dans une ville et pour d'autres, devient un abri.

Encore une fois, le désir et la peur cohabitent, cette fois à l'échelle d'un bâtiment, dans deux réalités parallèles qui se croisent mais parfois s'ignorent.



La gare, lieu de rencontre entre flux stable et précarité immobile

4 CALVINO, I., (1972). « Les villes invisibles ». Paris : Folio, (2013). Il p.58

LES TRACES

Les chemins du progrès et l'immobilité contemporaine

« Quand je suis allé visiter le site, en Sicile, la ville nouvelle est presque terminée et pleine d'oeuvres. Ici je ne peux rien y faire, je me suis dis, allons voir où surgit le vieux village. Un petit parcours tortueux, brûlé par le soleil, s'articule vers l'intérieur du Trapanese jusqu'à nous conduire, après des kilomètres d'absence humaine, au cumul de ruines. J'ai été vraiment impressionné. J'avais presque envie de pleurer et de suite j'ai eu l'idée [...]. Nous ferons de cette façon : nous compacterons les gravats que représentent un problème pour tous, les armerons comme il faut, et avec le ciment nous aurons fait un immense linceul blanc de ce lieu afin qu'il reste un souvenir éternel de cet événement. Voilà ! »⁵

La ruine est une trace, comme le vestige qu'un homme laisse à l'endroit où il est passé. Alors, le paysage change, la nature triomphe mais reste marquée par des traces d'une activité humaine qui dans notre imaginaire lie la nature et la culture. Les ruines, comme un accident du paysage, participent à l'univers de la modernité.

En peinture, en photographie ou en architecture, l'homme ne cesse de se confronter à la ruine. Un lieu qui n'est plus et qui pourtant nous dit tout. Ces tas de pierres permettent à l'invisible de dialoguer avec le visible pour proposer un nouvel endroit à découvrir.

En 1968, la vallée de Belice a tremblé et Gibellina a été détruite. Depuis, l'ancienne agglomération a été abandonnée et aujourd'hui le site est entièrement dédié aux victimes. À quelques kilomètres, la ville nouvelle fut lentement reconstruite et son architecture contemporaine rappelle cet événement extraordinaire, qui donnent à cette commune sicilienne un caractère étrange et insolite.

Comme à Pompéi, le site archéologique devient un mémorial. Il semble *a priori* un lieu vide, un non-lieu, mais offre aux voyageurs une première expérience, et non des moindres, celle de la présence de l'absence. Les ruines transforment la nature en paysage, comme les cicatrices d'une mémoire toujours visible.

Silencieux témoins d'une certaine inertie du passé qui persiste dans le temps présent, les ruines ne sont pas muettes. Elles peuvent, au contraire, devenir très éloquentes quand l'intérêt qui leur est porté est accompagné de la patience que suggère leur existence.



Gran Gretto, Alberto Burri - Gibellina, Sicile



Site archéologique de Pompéi

5 [Notre traduction] Zorzi, S., (1995) « Parola di Burri ». Allemandi : Turin.

Dépositaires d'une conception du temps qui, sans elles, serait purement abstraite, les ruines investissent le paysage méditerranéen avec leur sacralité désinvolte. Une sacralité sans religion, le rituel d'un acte de foi envers la pérennité qui a marqué par ses blessures la terre. Présentes dans le quotidien, elles sont les antidotes au sentiment de précarité de la modernité.

À l'instar les arches, qui sont composées par des pierres juxtaposées, ensemble collaborent pour soutenir un aqueduc ou un pont entre deux destinations. Les aqueducs et les ponts ne tiennent pas sans arches, comme sans pierres.

À toutes échelles du territoire, nous pouvons reconnaître les ruines contemporaines comme une autre manière de percevoir le paysage, l'immobilité. Suite à l'imprévisible naturel ou aux erreurs humaines, des villes et villages sont détruits ou des morceaux de territoire sont isolés à cause d'un pont effondré ou d'une route commencée mais jamais terminée.

Le détruit non reconstruit et le construit inachevé où l'activité n'a plus lieu d'être mais imaginable deviennent aujourd'hui le point de départ d'un nouveau chemin à explorer.

ROME-SUR-MER

Rome, comme la Venise de Marco Polo, devient la ville-archipel qui rassemble les îles à l'horizon et les épaves submergées, par des routes et des chemins comme témoins silencieux du temps qui passe. Nous construisons déjà ce paysage, nous avons aussi besoin de l'approcher par sa valeur spatiale et culturelle.

Le mitage résidentiel menace les périphéries urbaines et prennent la place des activités agricoles : les bourgs des périphéries sont envahis par des nouveaux résidents ou par l'extension des zones industrielles ou d'activités. Ces différents stades d'évolution entraînent de nouvelles ruptures paysagères importantes dans les villes méditerranéennes qui deviennent alors comme des îles ou des écueils en haute mer, issue de la résilience vernaculaire.

Il existe sur le littoral de Rome, entre Civitavecchia et Anzio, le même type de rapport qu'entre urbanité et ruralité. Proche de noyaux, comme l'aéroport ou des ports, des petits bourgs se mélangent avec les vestiges archéologiques au sein d'un urbanisme riche mais chaotique autour d'un étrange bassin hexagonal, témoignant de l'ancien port de commerce et de voyageurs. Non loin du centre de rétention de *Ponte Galeria*, cette escale fut construite pour relier l'*Urbe* à la mer et permettre d'abriter et accueillir les plus imposants bateaux de toute la Méditerranée.

Depuis, le delta du Tibre a été transformé par des événements isolés et ressemble aujourd'hui à un « archipel invisible » dans lequel chaque île possède une identité propre. Les « sommets » à l'horizon sont l'aéroport, le port, les parcs de loisir ou des expositions et le centre commercial. Les petites « rochers » sont les ressources locales comme des nouvelles pratiques agricoles, la réserve naturelle, les sites archéologiques et les bourgs à préserver. La « mer principale » est encore là, elle se transforme en littoral, en campagne et en tissu urbain, où tout le réseau est nécessaire pour connecter l'ensemble des activités et conserver le patrimoine local.

Dans cette perspective les périphéries mettent en valeur une urbanisation déréglée par la gentrification, alors que le centre historique gèle son identité pour devenir un musée à ciel ouvert, un lieu de passage, transformé en résidences temporaires de vacance.

La Ville éternelle s'étend comme un archipel. Les sept collines deviendraient les sept îles. L'*Ager romanus* deviendrait la « mer principale » : un territoire en permanente évolution à parcourir le long du Tibre, son parcours naturel vers la mer.

Comment faire rêver à partir du réel ?

Comme sur une carte marine nous relèverons un territoire en miroir, jalousement caché par la mer. De la même façon qu'un peintre prépare sa toile avant de commencer à la peindre, une recherche devra être conduite pour décoder la *ville-archipel* avant de définir le programme.

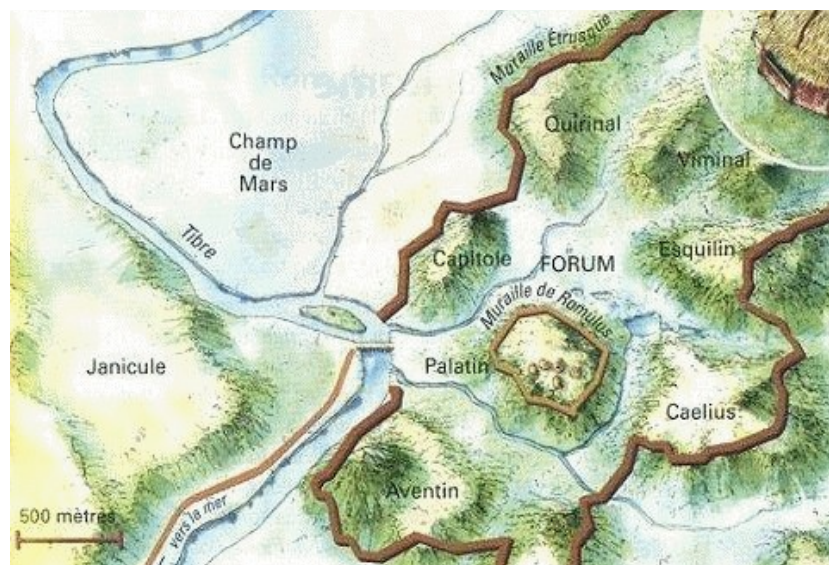
Tout d'abord, c'est une approche de la géographie des territoires marginalisés mais aussi une activité interdisciplinaire sur la métropole et le milieu rural que cherche à explorer l'architecture, l'archéologie et l'anthropologie grâce aux archives historiques et aux histoires personnelles.

Le paysage racontera sa propre histoire avec des perspectives de développement à réinventer. La complexité du territoire métropolitain sera interprétée grâce aux sensations de l'habitant et du voyageur et par les connexions historiques et actuelles entre la ville, la Méditerranée et l'Europe.

Nous passerons par la campagne, les bourgs et les sites particuliers, naturels ou culturels, jusqu'à la mer. Nous trouveront une pépinière des activités globales et locales, qui pourra donner l'occasion de découvrir plus profondément la destination.

Après le reportage faisant l'état d'une représentation personnelle et subjective à partir de trames précises évoquées du paysage, nous serons amenés à réaliser des cartographies comme instrument pour l'étude du territoire. L'idée n'étant pas de rechercher l'exactitude géographique mais une représentation mentale de ce territoire.

S'appuyant sur la richesse culturelle et sociale de *Rome-sur-Mer*, les "chemins mystères" proposés par ce jeu seront l'occasion de découvrir tout le territoire : de la ville à la plage, suivant les séquences paysagères suggérées par les rivages du Tibre, où tout a commencé.



Les sept colines de Rome

J'aimerais exprimer ma reconnaissance la plus sincère aux personnes qui ont accompagnée sur ce projet :

Irene Valitutto
Olivier Duffé
Ulysse Mouron

Merci!